

Construire par la crise

GIUSEPPE SACCO

Professeur à l'université de Roma Tre, Italie

Les diagnostics péremptoires sur les faiblesses structurelles de la zone euro masquent souvent les arrière-pensées antieuropéennes et le manque de hauteur de vue de bien des responsables d'aujourd'hui. Kohl et Mitterrand manquent à l'Europe...

Face à la crise amorcée par la quasi-banqueroute de la Grèce, nombre de commentateurs et d'hommes politiques semblent pris d'un irrésistible besoin de nous servir de savantes leçons sur les prétendues « erreurs » commises au moment de la rédaction du traité de Maastricht. L'erreur la plus condamnable aurait été d'avoir pensé la monnaie unique « sans avoir préalablement donné vie à l'Europe politique ». Avant de prendre des positions péremptoires, on pourrait quand même se demander si, ce disant, l'on n'est pas injuste et ingrat à l'encontre des hommes qui ont régi l'Europe dans les dernières années du XX^e siècle, ou si – ce qui serait plus grave –, face à la crise que traversent les sociétés occidentales, les citoyens et les leaders politiques de l'Eurozone ne sont pas pris de panique au point d'avoir perdu toute mémoire et toute capacité de placer les problèmes du moment dans une perspective historique.

Le gigantesque héritage de Kohl et Mitterrand

Pour expliquer la nature cumulative de la science, le philosophe du XII^e siècle Bernard de Chartres avait recours à la métaphore des nains qui, assis sur les épaules des géants, peuvent voir plus loin que les géants eux-mêmes (« *Pigmei Gigantum humeris impositi plusquam ipsi Gigantes vident.* »). Nous aussi – en tant que citoyens

de l'Eurozone – sommes assis sur les épaules de géants du passé, en l'occurrence Helmut Kohl et François Mitterrand. Et pourtant, nous ne réussissons pas à voir très loin, bien au contraire. Peut-être parce qu'il nous manque le talent de ces grands hommes d'État, ou plus probablement parce que, en cet étrange début de millénaire, nous n'avons pas la centième partie de la passion et de l'enthousiasme politiques qui ont caractérisé les deux siècles précédents.

L'ENTHOUSIASME
POLITIQUE POUR
L'EUROPE QUI A
CARACTÉRISÉ LES
HOMMES POLITIQUES
DES DEUX SIÈCLES
PRÉCÉDENTS FAIT
CRUELLEMENT
DÉFAUT.

Aujourd'hui, François Mitterrand n'est plus là, et beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de la Seine et de la Spree. Helmut Kohl est à la retraite, oublié de tous, ignoré même par cette Angela Merkel qu'il découvrit, introduisit à la politique et projeta aux plus hauts sommets de l'Allemagne réunifiée. Il vit dans une maison très simple au bord du Rhin, abandonné bien hâtivement par une foule de petits politiciens impatients de s'emparer d'une partie de la place qu'il tenait et qui ont pris pour prétexte de sa mise à l'écart une vulgaire affaire de financement de la CDU. Personne ne semble se sou-

venir de lui, sauf pour critiquer sa façon de gérer la naissance de la monnaie unique. On la qualifie ainsi tantôt de bâclée, tantôt d'incomplète, parfois même de myope. Comme si, à l'époque, avec tous les doutes, les craintes, les jalousies, les intérêts particuliers des Européens et le sabotage affiché des faux amis de l'Europe – les Anglais en tout premier lieu – avaient existé les conditions historiques pour créer, avant d'en arriver à l'euro, tout ce dont aujourd'hui on regrette si vivement le manque : la coordination budgétaire, la cohérence des politiques économiques, l'unité politique.

Savoir forcer le destin

La vérité – ou au moins une explication réfléchie qui n'oublie ni le climat politique, ni les passions, ni les espoirs de l'époque, c'est-à-dire tout un contexte que manifestement la génération politique qui a suivi est incapable de comprendre – est que Kohl et Mitterrand ont engagé nos pays dans la monnaie unique tout en sachant parfaitement que les conditions théoriquement nécessaires étaient loin d'être réunies.

Ils savaient pertinemment que les institutions que l'on considère aujourd'hui comme préalables restaient largement à construire ; bref, ils étaient conscients d'avoir mis

d'une certaine façon la charrue avant les bœufs. Mais ils savaient aussi très bien que s'ils avaient entamé le processus de construction de la monnaie européenne par son commencement logique, ils n'auraient abouti à rien. En effet, trop d'intérêts constitués et trop de ces « nains » qui toujours entourent et assiègent les « géants » les auraient arrêtés. Et ce qui s'est passé par la suite a largement confirmé qu'ils ne s'étaient pas trompés. Si Kohl et Mitterrand avaient respecté un ordre naturel, mis en chantier tout d'abord l'Europe politique pour en arriver ensuite à l'euro, nous n'aurions à présent ni l'une ni l'autre. Nous en serions encore à dissenter sur la nécessité d'une « fédération budgétaire européenne », pour reprendre les doctes considérations du président de la Banque centrale européenne, Jean-Claude Trichet.

S'ils n'avaient pas mis la charrue avant les bœufs, François Mitterrand et Helmut Kohl auraient disparu en laissant leur travail inachevé, et en léguant aux générations suivantes la tâche d'accomplir ce qui fut leur grand dessein. Certes, conscients des difficultés, ils auraient pu chercher, plutôt que de lancer la monnaie unique, à favoriser l'accès au pouvoir de successeurs capables de surmonter les obstacles. En procédant ainsi, ils auraient pu espérer parvenir au résultat plus lentement et peut-être plus sûrement. Mais il est probable qu'alors le peu d'unité politique européenne qui existait au sortir de la guerre froide n'aurait pas survécu aux tergiversations et aux discussions sans fin nourries d'analyses pédantes des spécialistes de la monnaie.

Créer l'irréversible

Mitterrand et Kohl étaient trop intelligents et trop fins politiciens pour ne pas savoir comment se transmet un héritage politique, et par quels sentiers tordus et obscurs avancent les grands projets. Ils étaient trop sages pour ignorer que n'importe quel homme – ou femme ! – élevé au pouvoir par un homme d'État plus âgé n'a comme premier objectif que de se débarrasser du *king-maker* en le reléguant dans l'ombre, en le reniant, ou même – comme nous l'a maintes fois montré Shakespeare – en le faisant tuer. Ils savaient que la seule tactique dont dispose tout leader, fût-il un géant, pour garantir la continuité de sa ligne politique – surtout lorsqu'il s'agit d'un grand projet historique qui ne se peut pas, comme Rome, être réalisé en un jour – est de créer un ensemble de circonstances, de contraintes, de faits accomplis irréversibles, qui forcent le successeur, dans son propre intérêt, qu'il renie ou non son maître, à poursuivre dans la même voie, sous peine de perdre le pouvoir.

En donnant vie à la monnaie unique, ils ont délibérément mis un étrange équipage sur la route. Ils ont créé un fait accompli. Ils ont enclenché un processus dont ils mesuraient qu'il risquait de déboucher sur une crise sérieuse au premier passage difficile. Pour eux, il était clair que leurs successeurs allaient tôt ou tard se trouver – et c'est ce qui s'est passé – face à un choix auquel il leur serait impossible d'échapper. Ou bien ils trouvent une issue à la crise en accomplissant l'énorme effort permettant

LES DEUX HOMMES
D'ÉTAT SAVAIENT QUE
LEURS SUCCESEURS
SE TROUVERAIENT
UN JOUR OU
L'AUTRE FACE À UNE
CRISE SÉRIEUSE ET
POURSUIVRAIENT
LA CONSTRUCTION
DE LA MONNAIE
UNIQUE.

de construire, plus ou moins dans l'urgence, une partie de ce qui, en ordre logique, aurait dû précéder le traité de Maastricht, ou bien ils subissent la crise et la laissent dégénérer jusqu'à un effondrement général du système, en une sorte de glissement de terrain incontrôlable, emportant au passage leurs positions et leurs carrières politiques.

En d'autres termes, Kohl et Mitterrand avaient posé les prémices, donnant à leurs successeurs les moyens de s'approprier leur héritage et, simultanément, les contraignant à cette appropriation. Leur but était de faire en sorte qu'ils continuent le grand projet européen initié par leur génération, cette génération qui avait grandi dans les années où l'Europe s'était déchirée. Cette contrainte est effective, même si les vents du nationalisme soufflent toujours plus stupidement autour de ces successeurs; et même si les institutions de Bruxelles sont aujourd'hui occupées par des « Européens » très modérés; et même si certains pays, européens mais extérieurs à l'Eurozone, essaient de toute leur force de faire exploser l'euro.

En grands hommes d'État, Kohl et Mitterrand ont créé un mécanisme capable non seulement de résister à une crise, mais qui plus est de construire par la crise. La crise grecque et celles menaçantes de l'Irlande, du Portugal et de l'Espagne – pour ne pas parler de la plus grave de toutes, celle du Royaume-Uni, qui ne concerne évidemment pas directement l'euro et, en fait, peut-être même plus l'Europe... – constituent le premier incident de parcours sérieux du projet de monnaie unique. Toute l'agitation à laquelle nous assistons, les tirades critiques des « nains », qu'ils s'affichent comme économistes, commentateurs avertis ou hommes politiques, ne sont que le bruit fait par les outils de mécaniciens appelés, souvent à contrecœur, à travailler autour de la charrue que Kohl et Mitterrand ont délibérément jetée sur la route tout en n'ayant pas les bœufs correspondants. Projet en apparence inachevé, l'euro était en fait achevé à l'aune des circonstances de l'époque de sa naissance, quand ceux qui étaient au pouvoir avaient à gérer l'effondrement du « socialisme réel »

et la réunification allemande. C'est-à-dire des circonstances absolument uniques, qui ne se seraient jamais plus présentées. Et soyons clair, c'est cette même monnaie unique qui aujourd'hui nous fournit un unique point d'appui pour sauver le grand idéal européen.

De sa petite villa au bord du Rhin, Helmut Kohl, qui vient d'avoir 80 ans, observe sans doute tous ceux qui se pressent et se disputent autour de la charrue de l'euro en cherchant comment ils peuvent remettre les bœufs dans leur position logique. Mais il ne lui échappe sûrement pas que la plupart du temps ils le font moins parce qu'ils partagent ses convictions que pour tenter de protéger les intérêts à courte vue de leurs pays, ainsi que leurs petites ambitions personnelles.

Peut-être ce spectacle lui donne-t-il une satisfaction amusée, puisqu'en fait ils agissent en disciples contraints et forcés de lui et de Mitterrand. Plus probablement, il doit suivre avec angoisse et consternation les faits et gestes de ces disciples involontaires qui sont surtout des disciples ingrats. Il est en effet malheureusement possible que, du fait de leur absence d'idéal, de la médiocrité de leurs projets et de leur manque de culture, travers qui caractérisent non seulement la classe politique mais également l'élite de ce début de siècle, ils ne commettent une erreur grave qui pourrait se révéler fatale à l'union monétaire; cette union monétaire par laquelle les géants du passé continuent à construire.

AUJOURD'HUI, LA
MONNAIE UNIQUE
FOURNIT UN POINT
D'APPUI UNIQUE
POUR SAUVER LE
GRAND IDÉAL
EUROPÉEN, À MOINS
QUE DES DISCIPLES
INGRATS NE
COMMETTENT UNE
ERREUR QUI LUI
SERAIT FATALE.